

Passions

La surdité influence certainement le destin d'un être humain. Mais quelle est son influence sur ses loisirs ? Leur accès sera d'autant plus difficile au sourd que leur communication verbale en est une composante importante.

Cependant, une constatation s'impose, ceci non seulement pour les loisirs, mais pour d'autres activités du sourd : la connaissance de la langue écrite et parlée est l'élément qui sera le plus important, et non pas la surdité elle-même.

La lecture

Dans le cas de Robin, en fait de loisirs, c'est plutôt de passions qu'il faut parler. La première, la plus importante, la plus continue est la lecture. Il la pratique depuis la fin de l'école enfantine : une bénédiction sans équivalent pour un enfant sourd. De curieux éléments passent par la BD. Quand Robin joue avec ses petites voitures, il fait des « Hiiii ! Hiiii ! » lorsqu'il les pousse et leur fait opérer un virage. Mais un sourd profond *ne peut pas* savoir que les pneus crissent lors d'un dérapage, le bruit est trop aigu !

– Robin, comment sais-tu que les voitures font « hiiii » lorsqu'elles foncent dans un virage ?

– Je l'ai lu dans des BD où il y avait des poursuites : elles font toujours ça !

Je sais lire depuis l'âge de 5-6 ans. À l'époque c'était surtout des « Yakari », puis je me suis mis à lire différentes BD, à l'instar de « Tintin », « Astérix le Gaulois », « Lucky Luke » (...). Et enfin « Achille Talon ». Pour ce dernier, je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il disait. Aujourd'hui, c'est ma BD préférée⁹².

Précisions, pour ceux qui n'auraient jamais lu *Achille Talon* (mais quel manque de culture impardonnable !), que c'est un verbiage habile, imagé et très phraseur ; personne n'aurait jamais l'idée de faire lire ça à un enfant, même non sourd. Alors, comment est-ce possible qu'il s'y intéresse ? C'est d'abord l'image qui l'attire. Et comme c'est une BD, il y a des : « PAF ! » « NON ! » « BOUM ! » « CRAAAC ! » en gros, en gras, en noir, en couleur, qui sautent à la vue. Ils sont faciles à lire. Ils l'amuse. Ensuite vient l'idée d'essayer de lire ces grosses bulles emplies de verbiage « Talonesque » – comme le dirait Robin, qui mangent souvent plus de la moitié de l'image.

Christelle et moi, nous aimons beaucoup lire. Il y avait aussi un gros bouquin illustré sur les contes que je regardais parfois. Les dessins de sorcières me terrifiaient et j'en avais fait des cauchemars. Je me suis mis à la « Bibliothèque rose » vers 7-8 ans. Au début, c'était « Oui-oui », « Jojo lapin » (...) puis le « Club des 5 ». On pourrait s'étonner que dans cette liste je n'aie pas cité « Mickey mouse ». En fait, j'ai certains « Mickey-parade » que je vais excommunier dans la chambre de Jonathan, vu que ça fait pas trop bon effet dans la chambre d'un adolescent de 15 ans.

Petit à petit, j'ai passé à la littérature dite « sérieuse ». J'ai commencé à lire du fantastique à cet âge-là, avec « Bilbo le Hobbit » de J. R.-R. Tolkien. Juste après avoir lu ce livre, j'en parlais à papa en me plaignant qu'il n'y avait pas de suite, tellement je l'avais aimé.

⁹² Ce texte et les suivants de ce chapitre : témoignage de Robin pour le congrès des parents à Zurich, 1995.

Il me répondit qu'il y en avait une, qu'elle était très bien. Je le suppliai alors de me l'acheter.

Par la suite, cette passion de la lecture restera intacte. Malgré quelque rigidité dans ses choix (il a l'esprit conservateur, classiquement observable chez les sourds) il dévore maintenant de tous les genres. Il a même fini par s'intéresser à ma bibliothèque de science-fiction et au monde imaginaire qui en est pétri.

La règle est de ne jamais emmener Robin en visite quelque part sans un livre. S'il s'ennuie, il lit. Sinon, il nous abreuve de « Quand est-ce qu'on part ? » jusqu'à avoir gain de cause.

À partir de ses lectures, Robin se découvre une autre passion : l'Histoire.

J'avais reçu à mon anniversaire un livre sur Vercingétorix. L'histoire m'intéressait et m'intéresse tellement qu'en 4^e année je connaissais tout sur l'histoire de France jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, alors qu'à l'école, nous en étions aux hommes préhistoriques. J'ai aussi pu lire dans de vieilles « Sélection du Reader digest ». Si l'Allemagne m'avait tant intéressé, c'était par le biais de la Seconde Guerre mondiale car les perdants m'intéressaient plus que les gagnants.

L'Allemagne, c'était aussi un découpage, qui allait se raccommo-der sous ses yeux, avec la chute du mur de Berlin et suivi du choc qui déstabilisa le bloc communiste. Robin, qui devenait anticommuniste par les lectures d'anciens « Sélection du Reader digest », s'intéresse rapidement au journal. Il le dévore et devient un accro de l'info. Chaque fois qu'il attend le bus pour aller à l'école, la caissette de distribution des journaux 24 Heures et Le Matin l'interpelle par ses affiches. Quand je reviens du travail, à midi, on s'arrache le journal.

On ne peut pas non plus s'intéresser à l'histoire sans notions politiques. Et voilà notre Robin qui s'intéresse aux idéologies qui veulent gouverner le monde, qui s'intéresse aux structures politiques tout azimut et bien entendu, au civisme. Parlez-lui de l'Europe, des populistes, du communisme, du Conseil fédéral. Rien ne lui fera plus plaisir que d'en débattre.

Érudit

Tel Achille Talon, Robin est devenu érudit. Ses lectures abondantes lui permettent d'avoir un avis sur tout, même si ce n'est pas forcément réfléchi, même si ça ne vient pas de lui, même si ce n'est pas correct ou d'actualité. Dans tous les cas, son avis est documenté.

Et quelquefois, cela contraste terriblement avec les autres enfants. Une course, un jour de la fin des années 1980. La famille, accompagnée des jumeaux se balade et arrive dans un petit village. La soif des marcheurs se fait sentir, le soleil brillant comme un roi dans le ciel bleu. Nous arrivons vers une ancienne fontaine, utilisée autrefois par les lavandières. Elle est située sous un frais couvert. Le goulot déverse une eau pure et fraîche dans un bassin fait de pierre grise, sur lequel s'affiche en relief son année de réalisation : 1841. Après que chacun a eu droit à une bonne rasade, les jumeaux m'apostrophent et me signent en LS :

– C'est vieux, vieux.

Comme ils sortent cet adjectif à tout propos, je leur lance, pour les charrier un peu :

– Non, moi je suis vieux. Car tout ce qui dépasse leur âge est qualifié de la sorte.

– Pas du tout, ça c'est très très très très très vieux !

On en est là à compter les « très très », alors que Robin qui considère aussi le bassin fait remarquer :

– Tiens, cette fontaine... Elle fut érigée 20 ans après la mort de Napoléon 1^{er}...

Érudit, vous dis-je !

Astronomie

Le goût de la lecture mène Robin. Ces livres que l'on dédaigne volontiers en tant qu'enfant, il les dévore. La géographie, les personnes, le monde l'interpellent. La lecture l'ouvre au monde, elle le

conduit à d'autres loisirs qui deviennent d'autres passions. Comme l'astronomie ! C'est par les livres qu'il découvre le système solaire, les planètes et leurs caractéristiques détaillées ; il les apprend par cœur. Comme par exemple, les dix-sept⁹³ satellites de Jupiter... À sept ans, il veut devenir « Directeur de l'Observatoire de Jongny ». En fait, le laboratoire, la coupole et le télescope ne l'intéressent qu'une fois ; pour une visite de l'observatoire de Vevey. C'est là que sous l'œil médusé de l'accompagnateur, il récite rien de moins que la liste des satellites de Jupiter.

Ceci influence également des choix familiaux : les jours de congé, nous aimons partir en balade en forêt ou en montagne. Lors de sa phase « astronomie », nous parcourons les chemins des planètes du Locle, St-Luc et Marly. L'astronomie ne s'est pas faite en un jour, la découverte de la dernière planète est récente ; on découvre même de plus en plus d'objets célestes. Chacun a son histoire, et Robin se passionne pour les pionniers, les personnages qui ont fait ces découvertes.

Échecs

Cette passion du jeu d'échecs a commencé bien doucement. Robin nous voyait souvent jouer chez ses grands-parents à Château-d'Œx, avec mon beau-père Charles, et mes deux beaux-frères. Au début, il agissait comme tout enfant : jouer pour gagner. Cependant, aux échecs, cela ne se passe pas ainsi. Le hasard est presque évacué des 64 cases. La seule incertitude est le tirage au sort de la couleur pour entamer la première partie. Ensuite, c'est des coups soigneusement pensés, pesés, évalués avec toute l'exactitude possible. Chaque déplacement de pièce sur cet espace restreint, modifie l'équilibre subtil des forces en présence. Il est tissé par toutes les influences des pièces entre elles,

⁹³ Attention: ce nombre augmente chaque fois qu'une sonde passe vers Jupiter...

leurs valeurs relatives, leurs façons de se déplacer, les couvertures, les zones d'ombre.

Si chaque déplacement peut aussi bien allouer un avantage positionnel, une pression supplémentaire sur l'adversaire ou permettre la prise de matériel, il peut aussi bien précipiter à la perte. Une combinaison qui semblait favorable se retourne contre nous par un coup de l'adversaire ; il peut déséquilibrer ce qui nous semblait avantageux, devenir une source de travers. Un coup mal pensé et l'initiative change de camp ; puis on se retrouve avec une force amoindrie.

Que ce soit par les dernières lueurs d'un soir d'été – toujours beau à la montagne – ou par une froide nuit d'hiver, ce devait être un spectacle étonnant pour le petit Robin que de voir les deux joueurs poser le damier en bois sur la table basse, puis renverser le pot de cuivre qui fait office de récipient pour les pièces. Elles sont ensuite disposées, chaque couleur alignée dans son camp avec minutie, au milieu de la case qui lui est dévolue. Le lampadaire offre une lumière douce ; les deux joueurs, le visage mangé d'ombre ne bougent que très peu. Leurs yeux vagabondent sur l'échiquier, l'attention portée à un degré élevé. De temps en temps un bras se lève, la main saisit une figure entre pouce et index pour la déplacer. Parfois, une pièce de la couleur adverse quitte le champ de bataille et retombe dans le pot de cuivre avec un bruit mat⁹⁴.

Comme Robin s'intéresse au jeu, Charles lui apprend le déplacement des pièces. Il lui offre également des brochures didactiques sur les ouvertures ; mais elles n'ont que peu de succès, Robin n'ayant pas encore la persévérance nécessaire.

Peut-être parce qu'il lui fallait encore grandir ; peut-être lui manquait-il, selon les psychologues, le besoin de « tuer le père » symboliquement représenté par « l'échec et mat » du roi adverse. Charles fait partie d'un club, et participe à des tournois. Dans un match, la partie est jouée strictement, avec une pendule particulière à deux cadrans : le

⁹⁴ Robin peut, avec les appareils, percevoir un son isolé dans le silence.

temps de réflexion de chaque joueur est compté. Les coups sont notés par les protagonistes sur une liste pour pouvoir au besoin, reconstituer la partie et l'analyser a posteriori. La pression et le stress du joueur sont considérables.

Mat

En février 1992, Charles va jouer une terrible partie qui va tout faire basculer.

Comme dans tous les tournois, le silence quasi religieux, est à peine troublé par le déplacement des pièces et quelques chuchotements entre les joueurs. Après ce coup qui s'avérera être le dernier, Charles a un violent mouvement de recul. Il s'écroule sur le sol entraînant sa chaise qui bascule. Tandis que les figurines tombent à leur tour, les participants du tournoi, après un instant de surprise qui a suivi le vacarme, se précipitent à son secours. Mais il ne reprendra plus connaissance. Il décédera quelques jours plus tard des suites d'un grave infarctus.

La fin brutale du grand-père de Robin, en pleine activité échiquienne aurait pu le conduire à rejeter ce jeu qui a, en quelque sorte, participé au trépas de son aïeul. C'est tout le contraire qui arrive : il commence par lire ses brochures sur les ouvertures. Puis consulte d'autres ouvrages sur la matière et commence à jouer. Contre moi ! Au début, je prends toujours de la lecture pour bouquiner, alors que c'est à son tour de réfléchir. Quand c'est fait, il l'annonce en ces termes :

– Papa, c'est à toi.

La phrase, martelée par le rythme particulier de Robin, me tire de ma lecture. D'un coup d'œil, je jauge la situation, déplace une de mes pièces et me remets à lire. J'en ai bien pour quelques paragraphes... Au fil des jours, puis des semaines, je n'arrive plus à finir mes paragraphes.

– Papa, c'est à toi.

Depuis, ma lecture n'avance plus guère. Je la laisse tomber pour participer pleinement au jeu. Et voilà que par la faute de ma désinvolture, il a fini par gagner. De cette victoire, il en tire sans autre qu'il devient plus intelligent que moi : les échecs, c'est devenu sa référence du baromètre mental.

Dès lors, pour moi, plus question de lire pendant la partie. Entre les coups, je dois me concentrer... parfois longuement, pour me tirer des pièges tendus.

– Papa, je te rappelle que c'est à toi !

– Mais oui, laisse-moi réfléchir...

Dès lors, on peut remarquer, même sans pendule, que mon temps de réflexion a largement dépassé celui de Robin.

– Papa ! Je te rappelle que c'est à toi !

Puis, quelques mois plus tard, malgré ma nouvelle application, il recommence à gagner. Un peu de temps encore et nous sommes à égalité. Dans l'intervalle, nous devenons membres du club d'échecs de Vevey. Nous avons vite remarqué que les joueurs du club, bien entraînés, sont plutôt forts. Nous acceptons, Robin et moi de participer à un tournoi d'hiver. Il en est tout heureux, et espère gagner les deux tiers des parties pour obtenir une promotion. Mais semaine après semaine, nous ne remportons que de bien maigres résultats et nous mesurons nos faiblesses.

Chaque fois que Robin a de l'argent de poche, il se rend à la librairie. « Je vais chez Payot », dit-il en prononçant « Paillote ». Il en revient inmanquablement avec un livre, un traité, une bible sur les échecs. Il étudie non seulement les ouvertures, mais aussi les défenses, les stratégies, les développements et les fins de parties.

Maintenant, je n'aime guère jouer contre lui. À chaque coup, j'ai droit à un commentaire du style « C'est le mauvais fou », « Ouverture française », le champion chose a dit que c'était une erreur de développer cette aile à ce stade de la partie, et ainsi de suite... Et il gagne pratiquement à chaque fois. Puis il me sort sa nouvelle théorie : mon mental baisse. Puisque, d'après lui, chaque champion du monde a commencé à décliner à partir de 40 ans !

Comme un vieux lion blessé dans son amour-propre, je lui propose un tournoi d'une partie, revanche et une supplémentaire en cas d'égalité. Pour augmenter mes chances, je n'accepte de jouer une partie que le week-end où mon énergie est intacte. J'ai constaté, en effet, qu'après m'être concentré toute la journée sur des algorithmes et leur programmation au travail, ma résistance au jeu d'échecs est plus faible. De plus, lors des parties, j'utilise une tactique parfois très défensive, parfois très originale. Car le bougre commence à bien me connaître ; il a mis au point une série de parades pour mes ouvertures les plus utilisées. Ça fonctionne : Robin a mis sa théorie du « garçon plus intelligent et du père qui décline » au panier. Mais jusqu'à quand ?

Jeu éducatif

La pratique intensive des échecs a plusieurs influences sur Robin. Tout d'abord, il remarque qu'on n'obtient des résultats qu'avec un effort et une volonté implacable de vouloir réussir. Sa pensée et son organisation ont été mises à l'épreuve impitoyable du résultat final : gagné/perdu. Les négligences, les oublis sont, dans le royaume des échecs, immédiatement sanctionnés. Cette formation de l'esprit impose de suivre une suite logique. Il y a un but, on choisit une méthode pour y parvenir. L'effort de concentration doit être constant : une minute d'inattention et toute la partie peut être perdue.

Robin, qui désormais continue seul à fréquenter le club d'échec en est parfois revenu en larmes, découragé. Il a appris à modérer ses pulsions. Alors qu'il était en position gagnante, un coup malheureux lui a fait perdre le point. Ce n'était pas bien difficile de percer le défaut de sa cuirasse. Un garçon de treize ans, à passé dix heures le soir, n'a plus son potentiel mental au maximum. D'autant plus que pour Robin, ce même jour il doit subir une leçon d'appui entre midi et deux heures, puis encore se déplacer à Lausanne pour y suivre la logopédie !

Pour qu'il puisse trouver un adversaire féroce, sagace, ultra méthodique, rapide et disponible à toute heure, je l'ai mis devant

l'ordinateur. Le logiciel est implacable. Robin a passé de nombreuses heures à jouer contre la machine avant de pouvoir la quitter victorieusement. Malheureusement pour moi, qui avais pourtant banni les jeux de mon ordinateur, je me le fais confisquer pendant tout ce temps...

La foi

La prière

Cette scène pourrait se passer à peu près dans n'importe quel lieu, à n'importe quelle époque. C'est le soir. La maman est assise au bord du lit de son enfant et ils vont faire la prière. C'est pour l'enfant, après la vie active riche en événements, un moment particulier et rituel avant de se confier au sommeil réparateur. Ils viennent de parler des turbulences de la journée, de ce qui était bien, de ce qui ne l'était pas. La maman vient de lui dire ce qu'il faudra faire demain.

Tout a été dit et maintenant, c'est l'heure de dormir. Mais avant de se laisser aller au sommeil, l'enfant a besoin d'appeler la protection du Créateur ; de le remercier de la journée terminée, de lui demander de veiller à ce que la nuit et le jour prochain se passent bien.

Cependant, cette scène de la prière que nous observons est particulière. La première chose surprenante est que la mère ne parle pas : elle joint simplement les mains, elle a les yeux ouverts. D'habitude, on chuchote, parce qu'il n'est pas nécessaire de prier fort : le Créateur sait ce qu'il se passe en nous et sait reconnaître la prière la plus muette. L'enfant et le parent chuchotent la prière en synchronisme.

Mais ici, seul l'enfant parle. La prière n'est pas le « Notre Père ». Mais tant mieux ! Car elle finit par devenir une litanie trop connue et trop sollicitée. On oublie trop souvent qu'elle ne doit servir que de

modèle, modèle que Jésus a laissé à ses disciples désorientés et avides d'enseignement. Son succès est dû autant à la qualité de son auteur qu'à la portée universelle de ses paroles. Pourtant, pour exprimer sa foi et sa demande, il vaut mieux apprendre à prier, et à dire ce qui vient du fond de notre cœur.

La prière de l'enfant s'élève avec force. Elle n'est pas chuchotée ou murmurée, mais déclamée avec un élan incroyable, et l'on entend :

J'ai eu peur.

Papa et maman étaient là.

Alors j'ai eu du courage.

C'est formidable !

Quand j'ai peur,

Jésus tu es là.

Je ne suis plus tout seul !

C'est vrai, tu es ma lumière !

Je n'ai plus peur.

J'ai confiance.

Merci !

Les paroles, souvent déformées, sortent de sa bouche avec une expression fantastique. Quand il est question de peur, l'angoisse transparaît dans les mots. Puis vient la demande, où le ton et l'expression réclament avec force, concrétisent ce souhait, tellement pressant et justifié.

Puis vient le remerciement. Ce merci est si ardent et reconnaissant que la chose est entendue.

L'observateur de cette scène, probablement surpris, aurait quelque peine à comprendre les termes de cette prière. La voix est particulière, les intonations déformées, les mots hachés. Souvent, les sons normalement muets sont trop longs et d'autres, qui devraient être rythmés, sont empaquetés avec un débit précipité.

Par contre, la valeur de cette prière ne souffre pas de la parole déficiente. Au contraire.

Même le plus neutre, le plus athée des observateurs en conviendrait : le Créateur ne peut qu'agréeer une prière aussi forte, issue d'un

cœur où la foi est simple, absolue, pleine de bonté et de candeur enfantine.

C'est la prière, dite par un enfant sourd.

Le chrétien

Robin est croyant. C'est ainsi, ça ne se discute pas. Tout petit, il récitait sa prière favorite comme exorcisme contre la peur de la nuit. Plus tard, ce sera le conventionnel « Notre Père ». Il ne demande presque rien, ou si peu.

Quand Jonathan a grandi, il a inventé des prières d'un tout autre genre, en tous cas assez éloignées des modèles que l'on a l'habitude d'entendre. Pour que Robin puisse participer, Monique lui codait les prières de son petit frère. Celui-ci avait remarqué, par exemple, que les escaliers roulants d'un grand magasin de Vevey n'étaient pas bien disposés, et demandait à la fin de sa prière que « les escaliers soient remis à l'endroit ». Ceci a bien fait rire Robin, qui s'amusait de cette demande incongrue et bien enfantine... jusqu'au jour où les fameux escaliers roulants ont été modifiés...

Inévitablement, des questions se posent : comment est-ce possible, se demande-t-il, que mon petit frère soit exaucé pour des questions aussi futiles ? Et en poussant ce raisonnement un peu plus loin, on n'ose plus prier. Parce que si nous demandons quelque chose de farfelu, de bizarre, qui nous traverse la tête quand nous n'y prenons pas trop garde, nous risquons de l'obtenir, presque malgré nous. A contrario, on a un souhait véritable, fondé, mais rien ne se passe... que faut-il en penser ? Un souhait un peu trop fort, un peu gros qui se réalise, c'est un miracle. Robin le sait : c'est consigné dans la Bible, des miracles se sont produits.

Miracle

Que dit la Bible, au sujet du personnage tout à fait particulier, étrange, qu'est Jésus, et des handicapés ? Qu'il a usé de son pouvoir extraordinaire pour les guérir. Certes, les miracles sont plus rares maintenant. Peut-être, ne savons-nous plus les voir, ne savons-nous plus les apprécier ? Quand l'abondance est là, il faut de la surabondance pour distinguer un changement par nos sens émoussés et endormis dans les bienfaits. Mais voyons ce qui se passe il y a près de deux mille ans...

Matthieu (9,32) : Au moment où ils [les aveugles] s'en allaient, on amena à Jésus un homme qui ne pouvait pas parler parce qu'il avait un esprit mauvais. Dès que Jésus eut chassé cet esprit, le muet se mit à parler. Les foules étaient remplies d'étonnement et disaient : « On n'a jamais rien vu de pareil en Israël ! » Mais les Pharisiens disaient : « C'est le chef des esprits mauvais qui lui donne le pouvoir de chasser les esprits ! »

D'après le récit de Matthieu, ce n'est pas un sourd qui est décrit ici, mais bien un patient qui est atteint dans son langage. Il souffre d'une aphasie, ou du moins d'un trouble neurologique suffisant pour l'empêcher de s'exprimer. Si l'on se rappelle humblement que Jésus est venu pour d'abord donner des messages, des mots d'ordre nouveaux, des relations humaines nouvelles : cette guérison s'inscrit parfaitement dans cette ligne. Il guérit en primeur la tête et les pensées, qui ont comme corollaire une retombée physique.

Pour Jésus, la première chose à faire, qu'il annonce comme étant la plus difficile à faire, est de pardonner. Coincé dans son esprit, tourmenté par des pensées inadéquates, le « muet », tel qu'il est décrit ici, est surtout un cas de neuropsychiatrie ; Jésus saisit ici un cas parfaitement dans ses compétences. Loin de l'idée d'en diminuer le mérite ou de tout vouloir expliquer par le menu. L'acte de Jésus a, à son époque, frappé suffisamment les esprits pour qu'il soit retenu par ses disciples, puis consigné.

Le fait de rendre la parole et l'écoute, à un homme aussi atteint dans sa communication avec autrui, ne manqua pas d'être extraor-

dinaire pour les gens qui suivaient le Messie : ils purent, en direct, assister à l'heureuse conclusion d'une réparation de la communication. Ce cas extrême est révélateur : la plupart des maux de ce monde ne se résument pas au hasard de la chance ou du malheur, mais bien de notre incapacité fondamentale à écouter et faire passer un message. Le Messie n'est donc pas un magicien qui organise des spectacles pour épater la galerie ; il parle au cœur. Il aime la communication.

Marc (7,31) : Jésus quitta ensuite la région de Tyr, passa par Sidon et revint vers le lac de Galilée à travers la région des Dix Villes. On lui amena un homme qui était sourd et avait de la peine à parler, et on le pria de poser la main sur lui. Alors Jésus l'emmena seul avec lui, loin de la foule ; il mit ses doigts dans les oreilles de l'homme, cracha et lui toucha la langue. Puis il leva les yeux au ciel, soupira et dit à l'homme : Ephphatha, – ce qui signifie : « Ouvre-toi ! » Aussitôt, les oreilles de l'homme s'ouvrirent, sa langue fut libérée et il se mit à parler normalement. Jésus leur recommanda à tous de ne raconter cela à personne ; mais plus il le leur recommandait, plus ils en parlaient. Et les gens étaient étonnés au plus haut point ; ils disaient : « Tout ce qu'il fait est vraiment bien ! Il fait même entendre les sourds et parler les muets ! »

Le texte de Marc est plus précis, différent de celui de son collègue Matthieu. D'après la description, il semblerait que l'homme soit un sourd moyen. Même s'il a de la peine à parler, au moment de sa rencontre avec Jésus, on ne peut douter qu'il ait eu un langage : on décrit sa peine à parler, et non le fait qu'il soit muet. L'effet du miracle, selon ce texte, semble porter autant sur la qualité de l'audition que sur son articulation.

Quel miracle ?

Quoi qu'il en soit, un sourd peut se sentir interpellé par ce message. Pourquoi cet inconnu dont parle la Bible serait guéri, et pas moi ? Puis-je aussi bénéficier d'un miracle ?

Mais la question n'est pas si simple. Perdre un sens est une source de grande douleur. On mesure ce que l'on a perdu ; tout nous le rappelle, par les actes de la vie quotidienne, dans un supplice qui ne prend fin qu'avec la mort de celui qui le subit.

Le parrain de Robin, dont la surdité est d'origine accidentelle, m'a un jour confié qu'il priait avec force pour que Robin et lui-même retrouvent l'audition, et m'a avoué qu'il serait particulièrement heureux que le Seigneur ait la bonté de les guérir. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque je lui dis qu'il pouvait se contenter de prier pour lui seulement ! Robin n'a pas besoin d'un tel miracle. Il ne voit que peu de nécessité de recouvrer l'audition. Il se fait une représentation de ce qu'est entendre – ses appareils lui en donnent un aperçu –, mais se voit mal utiliser l'audition dans sa totalité. Il est parfaitement conscient qu'elle affecterait automatiquement en profondeur sa personnalité, sa façon de vivre, ses relations avec les autres, ce qu'il ne désire pas.

Un enfant sourd de naissance, ou qui a perdu son sens auditif en très bas âge, n'a pas de regrets. De tels regrets n'ont pas cours ; pour en avoir, il faut avoir en mémoire une expérience de tranche de temps heureuse. Comme l'enfant sourd n'a pas (ou n'a plus) de mémoire de cette époque, il lui est virtuellement impossible de regretter quelque chose d'étranger à son univers connu. Ceci n'est pas vrai pour les *devenus* sourds ; ils ont perdu quelque chose d'important, et en ont pleinement conscience : un travail de deuil est nécessaire pour dépasser le stade des regrets et parvenir à celui de l'enrichissement.

Un miracle pour... rien ?

En fait, la plupart des sourds de naissance n'ont pas l'idée de quémander un miracle. Il ne leur semble pas utile ; ils ne voient pas comment ce serait possible. Le célèbre neurologue Oliver Sacks non plus ! Il pense même que ce doit être une expérience particulièrement effroyable et éprouvante que de subir un sens nouveau, inconnu, et décrit très bien ce que ressent un aveugle dont il a suivi la découverte de la vision.

Tous ceux pour qui la vision constitue un sens nouveau, en fait, sont radicalement gênés par la découverte des apparences, car ils se retrouvent soudain plongés dans un chaos d'apparences continuellement mouvantes, instables et évanescentes : ils peuvent se sentir complètement perdus, terriblement déboussolés, au sein de ce flux qui, pour eux, n'est pas encore fermement ancré dans un monde objectal, un monde spatial. Les nouveaux voyants, qui dépendaient intérieurement d'un autre sens que la vision, sont d'ailleurs déconcertés par le concept même « d'apparence », car, spécifiquement optique, il n'a pas d'équivalence dans les autres sphères sensorielles.

Une expérience, donc, au moins aussi douloureuse que celle de perdre un sens. Où est le miracle si désiré, aussi incomplet, aussi pénible pour son bénéficiaire ? Il s'est transformé en supplice. Non, le miracle n'est pas à chercher ici. Mais alors, y a-t-il tout de même un miracle possible ? Les sourds et leur entourage peuvent-ils souhaiter une certaine forme de miracle ?

LE miracle

Lorsque Robin débute sa formation au CESSEV⁹⁵ en section diplôme, nous avons dès le départ une réunion avec toutes les personnes concernées par son intégration. Or, parmi elles figure Philippe Mercier, le maître de classe que Robin a eu ses deux dernières années scolaires. Il lui donne encore de l'appui pour l'allemand.

Lors de la réunion se pose bien entendu la question du financement des mesures de codage en classe, qui dépassent la limite possible que l'assurance invalidité accorde de manière très rigide. Dans ce cas, le canton y subvient, en invoquant un article de loi ou un autre... Prenant note des desiderata, l'inspecteur lâche :

– Je vais voir ce qu'il est possible de faire.

⁹⁵ CESSEV: Centre d'Enseignement Secondaire Supérieur de l'Est Vaudois.

Ces mots font réagir Philippe Mercier, qui prend aussitôt la parole en ces termes :

– Quoi ? Qu'est-ce que j'entends ? *Voir ce qu'il est possible de faire ?* Alors que je vois sous mes yeux – sous VOS yeux – ce *miracle* : Robin a pu suivre sans problème l'école, puis entrer au CESSEV, tenir le rôle de premier de classe... En bref, réussir un parcours scolaire sans faute malgré son handicap !

L'inspecteur, interloqué, cesse de noter en se demandant où il veut en venir, tandis que Philippe continue.

– Face à ce que je considère comme un *miracle*, ce n'est pas : *voir ce qu'il est possible de faire*, que j'aimerais vous entendre dire, mais bien : *tout est possible* !

Donc, pour lui, la chose est claire. Malgré le fait qu'il ait côtoyé son élève et vu sa progression au fil des ans, semblable à celle d'un autre élève, il mesure – à l'aune du pédagogue expérimenté qu'il est – cet éveil éducatif comme... un miracle. C'est plus que la récompense du maître qui voit son élève réussir, c'est une victoire sans concession sur un handicap qui, d'habitude, ne laisse que peu de place à l'épanouissement. Et ce n'est pas parce que le résultat est obtenu patiemment après 10 ans d'école, que le *miracle* n'est pas là. C'est vrai, après tout : pourquoi un *miracle* devrait-il être instantané ? L'inspecteur a baissé la tête ; il reprend ses notes ; il a compris. On n'ergote pas avec un *miracle*.

Psychologie

Construction

La constitution de l'esprit humain est à la fois intéressante, complexe et importante. Elle se fait quelque part entre la conception et la naissance, pour s'arrêter avec la mort du sujet. La mise en place des éléments essentiels de la personnalité est le fait du jeune âge, et se bâtit en parallèle avec la croissance physique. On constate ensuite une stabilisation, qui, on le verra par la suite, est variable selon les individus.

Si un être est privé de langage, c'est la catastrophe qui règne. Le KHAOS⁹⁶. La nuit. Plus grave, il y a un temps donné pour le mettre en place. Lemeberg l'a introduit en estimant que la période d'âge critique pour parvenir au langage est l'adolescence : passé ce laps de temps, l'intégration (lisez : l'apprentissage) d'un langage ne se fait plus, ou reste très pauvre et très partielle.

Qu'il soit d'origine perçu au travers des sons, de la LS, ou encore du LPC, le centre du langage du cerveau s'organise de manière semblable pour chaque cas même si les modes d'action diffèrent totalement.

⁹⁶ Mot grec désignant le désordre initial.

Si l'on admet que la richesse du mental d'un individu dépend des trois éléments distincts⁹⁷, qui sont : le temps, les stimuli externes et le potentiel génétique, on peut pronostiquer les chances d'un individu d'accéder au langage. Mais le dernier élément est inaccessible. On ne peut pas changer un être humain. Il naît avec une certaine potentialité que l'on va mettre en valeur pour construire. La situation est, en fait, pire : ce potentiel se transforme, évolue en fonction du temps. Certains chercheurs admettent cette corrélation pour le développement de la forme – l'aspect et le temps sont liés. Il est bien possible que l'on découvre une loi similaire pour le développement de l'esprit. Si l'on ne profite pas de la période réceptive, elle peut définitivement passer sans que le sujet puisse bénéficier de l'apport qu'il aurait pu mettre en valeur.

Sur les deux premiers éléments, on peut agir, mais ils sont également liés. Ce qu'il y a de fascinant et merveilleux, avec le cerveau humain, c'est son énorme pouvoir d'adaptation. L'homme a beau naître sans fourrure, ni griffes, sans savoir se tenir debout avant une douzaine de mois... Avec l'aide du meilleur système nerveux de la planète, il arrive à dominer le monde (avec, bien entendu, la responsabilité que cela implique).

Avant toutefois d'arriver à ce résultat heureux, il doit amasser, organiser, répertorier, lier et câbler de l'information. Pendant cette phase – ô combien délicate ! – sa souplesse d'adaptation est fantastique. Ce n'est pas si difficile, ni pénible pour le sujet : il est exactement construit pour ça. Tout y aspire, sa création passe par ce stade nécessaire et vital. Le sourd suit le même cheminement. Un sens lui manque ? Par le développement des autres sens, la suppléance mentale agit pour que ce but, ancré dans la construction de chacun d'entre nous, soit atteint au mieux.

⁹⁷ Distinct dans le sens où l'on catégorise : il n'est pas possible d'examiner un élément sans recourir aux autres, ou y faire référence. La surdité est un domaine extrêmement difficile à cause de cette interdépendance entre tous les éléments qui forment – ou formeront – la personnalité du sourd.

Les résultats qui en découlent, source de la compétence langagière, sont distribués de manière différentielle dans le cerveau. Les deux hémisphères participent par deux champs d'applications distinguables : l'hémisphère droit est le détenteur du vocabulaire, des labels ; alors que l'hémisphère gauche est le grand ordonnateur de la grammaire, de la syntaxe et des manipulations codées. Le neurophysiologiste Oliver Sacks⁹⁸ décrit bien les cas de figure. L'étude de sourds défavorisés en habileté du langage montre qu'ils ont souvent une diminution autant intellectuelle que linguistique. Ces symptômes ressemblent à ceux présentés par des sujets dont la parole est régie par l'hémisphère droit ; ils sont mal latéralisés.

Là, il est bon de préciser ce qui est désigné, par « développement » d'un sens. Dans le public, il est couramment supposé que, par exemple, les aveugles possèdent une ouïe plus fine et corollairement, que les sourds aient une acuité visuelle supérieure à la moyenne des humains normalement dotés de ces deux sens.

C'est faux !

C'est en fait la prise de conscience sur les renseignements qui parviennent au canal intact qui est augmentée, ainsi que l'analyse qui en est faite. Elle devient bien plus fine, schématisée, rapide, fouillée que chez l'humain normal⁹⁹.

Tous ces mécanismes d'analyse et de préclassement sont mis en place lors du très jeune âge. Si une modification de l'état physique intervient à ce moment, le cerveau va modifier sa construction pour tenir compte de la nouvelle configuration.

Le temps court, maintenant, tout de suite. Le temps perdu ne se rattrape jamais ! Cet adage est encore plus vrai pour l'enfant sourd. Le temps est une composante essentielle ; elle nous dicte à quel moment apporter une forme de stimuli, qui, à un autre instant, est inopérante. Il faut donner chaque chose en son temps.

⁹⁸ O. Sacks, in *Des yeux pour entendre*, p.149.

⁹⁹ Sensibilités, selon Ferrari (1899, 1901).

Les stimuli sont tous les éléments dont se nourrit l'être vivant, toutes les sensations qui parviennent à son cerveau, sur lequel les parents ont un pouvoir partiel. Ces sensations sont perçues par une série de capteurs, d'importance variable et complémentaire dont il est doté. Vue, odorat, goût, toucher... ouïe.

Ouïe ?

Maintenant que le cadre est posé, tentons de répondre à la question suivante :

– Est-ce que la suppression de l'audition influence la construction mentale de l'humain d'une manière décelable et commune à tous les sujets ? Autrement dit : Y a-t-il une psychologie du sourd ?

Pour attaquer ce domaine complexe, moins par le nombre d'éléments à considérer que par leurs influences mutuelles, il me faut sortir des sentiers de la technique qui me sont familiers pour m'aventurer sur des voies moins connues, où les chemins sans issue sont nombreux. Mais ce n'est pas interdit de le faire. Si l'on avance avec prudence, avec des hypothèses étayées par une confirmation dans la pratique, on peut raisonnablement s'y lancer.

Pour arriver à déceler un profil psychologique du sourd, il faut partir du postulat que son esprit se construit de manière similaire au non-sourd avec, par contre, une stimulation différente. Si le sourd acquiert son profil par la transmission d'informations particulières données par la LS ou le LPC, il se crée une empreinte qui doit être semblable, reconnaissable chez la majeure partie des sourds.

Cette empreinte peut ne pas être facile à mettre en évidence, à cause de la grande variabilité entre les individus. En prenant une population, on trouve forcément une palette de caractères qui aura une certaine distribution, selon la précision des critères, les méthodes de classification, le caractère... du testeur.

Cependant, on peut mettre certains aspects de ce profil recherché en évidence, en répertoriant avec soin les situations et les réponses données par les individus.

Développement mental du sourd

Examinons, en premier lieu, le développement mental de l'enfant sourd. Pierre Oléron est un maître dans cette discipline. Ce professeur a mené à bien et publié des recherches sur le développement mental de l'enfant sourd, dans une série de rapports de plus en plus détaillés et complets publiés entre la fin des années 1950 et début 1970.

Ces recherches consistent en de nombreux tests, servant à mesurer les aptitudes de population d'enfants : sourds et entendants. Les tests portent sur les notions suivantes :

- relation de grandeur, poids et vitesse ;
- problèmes d'alternances ;
- séries temporelles.

Pour les problèmes d'alternances, des boîtes comportant un mécanisme d'ouverture avec des combinaisons à découvrir sont présentées ; la suite logique trouvée, le cambrioleur en herbe peut prendre son dû : un bonbon. Le sujet, par exemple, doit presser alternativement sur les boutons A et B dans un ordre donné pour obtenir sa récompense. Puis les tests se compliquent jusqu'à la triple alternance.

Pour que cet exercice soit valable, les conditions doivent être rigoureusement identiques, l'expérimentateur doit être muet et ne donner aucun signe d'encouragement ou d'indication. L'enfant est livré à lui-même, face à la boîte, avec un seul atout : son ingéniosité. L'expérimentateur mesure le temps mis par le jeune sujet pour trouver la combinaison adéquate, s'il la trouve. Après un laps de temps raisonnable et la combinaison non trouvée, on conclut à un échec.

Qu'en tire-t-on comme résultat ? Des classements de degrés d'habileté, par groupe d'âge, et par les deux catégories qui nous intéressent : sourd, entendant. On peut aussi dresser, en fonction des tâtonnements, une courbe d'apprentissage. Celle-ci est élevée au début : l'enfant doit comprendre le mécanisme qui lui est demandé. Puis, connaissant la séquence, il l'applique et reçoit rapidement sa friandise.

Comme tout le matériel est prévu pour faire des tests non dépendants du langage, l'absence de ce dernier ne devrait pas influencer

les résultats. Cependant, Oléron indique que les sujets qui connaissent les nombres (au moins jusqu'à trois) réussissent mieux le test que les autres.

Il remarque que pour des âges jusqu'à environ 6 ans, on ne constate pas de différences significatives entre sourds et entendants. Puis, par la suite, l'écart apparaît et se creuse. Pourquoi ? Selon Pierre Oléron, c'est l'utilisation de symbolisme qui fait la différence. Alors que les entendants se familiarisent et utilisent de plus en plus de symbolisme avec l'âge, les sourds pratiquent la LS, un langage fortement attaché au concret.

La maîtrise du symbole facilite l'acquisition de la double alternance, et a fortiori, d'alternances plus complexes. Les sujets sourds ont une plus grande instabilité dans leurs réponses. Dans le cas des boîtes, il est fait appel à l'élément spatial.

Les animaux (singe, rat) parviennent à réussir ces tests (2 alternances), ce qui montre que le symbolisme n'est pas une condition impérative.

Les enfants sourds, à 6 ans, ne parviennent qu'à 50% [à réussir] le test de la triple alternance, alors que ce pourcentage est atteint à 4 ans par les enfants entendants. Mais l'échec n'est pas forcément définitif, la courbe d'apprentissage est plus lente¹⁰⁰.

Lors du test, les expérimentateurs notent le comportement des enfants qui tâtonnent pour trouver la solution, tapotent la boîte, comptent à haute voix (les entendants), comptent avec les doigts et font des remarques. Par ces notes, apparaît une indication précieuse pour la suite de notre interrogation ; il est constaté, de la part des enfants sourds, *la persistance d'un mode de comportement.*

En fait, si les sourds n'ont en moyenne, pas plus de difficulté que les entendants à découvrir les mécanismes qui leur sont soumis, ils mettent plus de temps à cause de ce manque de souplesse. Les enfants qui, par hasard, découvrent rapidement le premier mécanisme, mettent

¹⁰⁰ *Développement mental des enfants sourds*, P. Oléron, p. 78.

plus de temps au second, car ils essaient plusieurs fois d'appliquer la première solution, inchangée, avant de se rendre compte que cette stratégie n'est pas valable, qu'il faut en trouver une nouvelle. Si cette prise de conscience se fait plus tardivement, à cause de la « persistance d'un mode de comportement » notée plus haut, il est clair que la réussite potentielle est retardée.

Pensée et scénario

Quelle est l'essence de la pensée ? D'après l'écrivain Etienne Barilier¹⁰¹, ce ne sont pas, ni la réflexion, ni les raisonnements, ni même les idées. Par contre c'est bien plus le fonctionnement, le brassage, le va-et-vient de tous ces éléments. Les pensées ressemblent à quelques miroirs adroitement placés sur lesquels les idées ricochent, se confrontent ou s'opposent. Ce sont aussi quelques tubes qui vont chercher des couleurs, des parfums, des tableaux du réservoir audiovisuel qu'est notre mémoire. C'est également reprendre quelques séquences audiovisuelles, peut-être un instant fidèles, mais maintenant effilochées, partielles, rapiécées, dépouillées ou embellies ; les acteurs magnifiés, grandioses ou misérables. C'est encore la somme infinie des réglages de notre cerveau qui les abrite.

Langage et pensée, pensée et langage. Si tout s'exprime avec des mots, si dans notre tête des dialogues vivent, on se demande : comment les sourds pensent-ils ? Sont-ils dans les ténèbres, ainsi que le dit l'abbé de Épée ?¹⁰²

Dans le cas de Robin, c'est facile de le savoir, il suffit de le lui demander – ce que j'avais jusque-là omis de faire. Au hasard d'une conversation, il nous dit :

– Il paraît que quand vous pensez, c'est comme si vous entendiez quelqu'un.

¹⁰¹ In *L'Hebdo*, 20 mars 1996.

¹⁰² L'abbé Charles Michel de l'Épée, instructeur pour sourds à Paris, 1712-1789.

On a en effet une voix intérieure qui nous repasse les mots, les phrases... Mais pour lui ?

S'il pense à quelqu'un qui lui parle, il voit mentalement l'image et les lèvres bouger. Jusque-là, c'est cohérent. Mais pour la compréhension de la parole ? On imagine volontiers, par similitude à la situation courante – pour lui – de lecture labiale, qu'une superposition de codage LPC s'ajoute à la vision du mouvement des lèvres, au rythme de sa pensée. Du code, comme il en a tant avec ses parents, sa sœur, la codeuse en classe, les élèves codeurs, ses amis... Un codage LPC donc, se superposant à l'image pensée.

Mais ce n'est pas le cas. Il se rajoute non pas du code LPC, mais une bande de texte avec la parole en sous-titre, qui apparaît spontanément.

C'est également son mode de fonctionnement de réflexion interne, qui est essentiellement basé sur l'oral et le texte, les deux simultanément en déroulement linéaire dans le temps et, par là, synchronisables et compatibles.

Les phrases pensées restent des phrases, mais ce n'est pas pour lui le souvenir du son, mais le texte qui les évoque.

Pour pouvoir penser, il est indispensable de pouvoir faire revivre une scène, de la retoucher, ou de l'imaginer. Somme toute, on peut très bien concevoir que le support de pensée ne soit pas imposé, mais qu'il s'adapte à celui qui l'emploie. Pour nous, entendants, ce sont des sons – ou plus précisément les empreintes sonores – qui font revivre un dialogue intérieur ; avec toute la richesse de timbre, de l'intonation et de la compréhension du message. Pour les sourds « signeurs », ce sera une succession de signes, et pour les sourds LPC, une bande sous-titrée ? Peut-être.

Insécurité

Le besoin de précision exagéré des sourds est surprenant, mais constamment et dûment vérifié avec les nombreux sujets que j'ai eu l'occasion de côtoyer. Cette précision, souvent inutile, non justifiée,

fait que l'on a affaire à un être pointilleux à l'extrême, à la limite de la maniaquerie – mais de manière inégale selon les domaines.

Lorsque, par l'intermédiaire de leurs cahiers de maison, je demande à Lionello ou Frédérik leur emploi du temps, ils précisent l'heure à la minute près pour une simple promenade dans la nature. D'un autre côté, les jumeaux sont tout aussi capables d'aller à l'arrêt de bus une demi-heure trop tôt pour l'attendre, car ils ne se sont pas renseignés sur l'horaire. Le panneau ne leur est – hélas – pas d'un grand secours, puisqu'ils ne peuvent pas en décoder les informations.

Pour Robin, les dates d'expiration des produits alimentaires sont une limite précise et infranchissable. Si le yoghourt a un jour de plus que la date indiquée, inutile d'insister et de tenter de le raisonner. Lorsque de guerre lasse, je le mange ostensiblement sous son nez dans l'infime espoir qu'il finisse par suivre mon exemple, tout au plus se demande-t-il s'il va toucher tantôt sa part d'héritage, sûr de mon rapide trépas. Afin de vérifier que cette limite est dans son esprit une ligne précise, je lui demande si, à minuit pile, la nuit fatidique qui suit le jour d'expiration, il oserait le manger...

– Pas question, répond-il, puisque le temps de le manger, minuit serait dépassé et (dixit Robin), le produit commencerait à pourrir !

Même au cours de son adolescence, il n'a pas varié sa position d'un iota, alors que sur d'autres habitudes alimentaires, il a pu, au prix d'efforts sensibles pour se normaliser, élargir sa « palette » d'aliments.

Timing précis ?

La précision minutieuse est une composante incontournable de Robin. Il regarde toujours sa montre, même si ce n'est pas nécessaire.

À l'école, les élèves chahutent un peu, en attendant le maître. Tout à coup, la porte s'ouvre et il fait irruption. Robin regarde ostensiblement sa montre, d'un large geste.

– Robin, pourquoi regardes-tu ta montre ? Interroge-t-il.

– Heu... (air emprunté) parce que je voulais connaître l'heure. J'aime bien connaître l'heure, appuie-t-il.

En fait, notre luron mesure le temps de retard du maître, donc son imprécision. Mais ce dernier ne s'y trompe pas, et porte sur lui un regard soupçonneux.

– Tu en es sûr ?

Il fait une pause, puis semble changer de sujet.

– As-tu vu les manchettes du « Matin » ?¹⁰³

Certes, il les a vues, les manchettes. Il les regarde chaque fois, et ne peut s'empêcher de faire des commentaires sur le choix des titres, souvent accrocheurs, scabreux, ou polémiques.

– Euh... oui, trois morts par overdose d'héroïne ?

– C'est ça. On commence par des petits mensonges, et on finit comme ça, par la drogue !

Si le raccourci est pour le moins excessif, il n'en est pas moins fort habile. Robin se rend compte de la maniaquerie déplacée de son geste... ce n'est plus le retard du maître qui sonne faux, mais le chronométrage de Robin.

Le prédateur

La surdité crée un danger objectif. Chacun a son prédateur, cach e sous mille formes. Pour l'un ce sera son patron qui va lui refuser une augmentation ; pour un autre ce sera un accident de la circulation qui va le blesser. Le troisième contracte une maladie qui lui amoindrira sa force et sa vitalité. La quatrième est une soci ete qui est dévorée par son concurrent.

Un prédateur se combat par la ruse, les armes ou les deux à la fois ; mais pour décider de ce qui est appropri e, il faut obtenir des rensei-

¹⁰³ Quotidien romand « branch e » sur les faits divers.

gnements à temps. Chacun a sa stratégie de combat, développée sous mille formes. C'est ce qui tisse la diversité humaine.

Le premier doit défendre sa place ; il constitue, puis présente à son patron un dossier en béton. Le second conduit une voiture ; il observe une distance de sécurité et roule à une vitesse appropriée. L'infection s'amorce dans le corps du troisième ; les antibiotiques font l'affaire. Le quatrième gère une entreprise anonyme qui risque une OPA¹⁰⁴ ; il impose de nouvelles règles plus restrictives pour la détention des actions.

La prédation fait partie des risques liés à la vie, la défense en est la condition pour survivre. Pour celui dont les sens sont émoussés ou atrophiés, la prédation qui l'accompagne est plus menaçante.

Mercredi 14 décembre 19XX : Un adolescent de 16 ans, qui portait un casque baladeur (walkman) sur les oreilles, a été tué sur le coup par un train qu'il n'avait pas entendu arriver. Le drame s'est produit lundi, dans le sud-ouest de la France. La musique de son baladeur ne lui ayant pas permis d'entendre les cris d'alerte de ses amis qui le suivaient, ni les coups de sifflets du conducteur, le jeune homme a été frappé de plein fouet par la machine.

Si le prédateur est plus menaçant, cette menace pèse sur les épaules de la victime et influence son comportement. Pour le sourd, ce n'est pas forcément le thriller haletant à chaque minute. Mais le prédateur est là, qui l'attend au virage, profitant de son absence d'audition. Deux attitudes permettent de se garder du prédateur. Une barrière défensive est de se tenir dans des sentiers connus, déjà parcourus avec succès. Surtout, ne pas explorer hardiment d'autres voies, risquer de se perdre : plutôt ne rien en faire. Le conservatisme et l'immobilisme sont deux composantes essentielles de l'attitude à avoir ; éviter l'esprit d'entreprise.

Les inconvénients qui en découlent sont faciles à démontrer. À force de ne rien prouver, de ne rien tenter, on risque non seulement de ne

¹⁰⁴ Offre Publique d'Achat.

pas se trouver en situation d'échec, mais de n'avoir à la longue, aucune compétence pour obtenir le succès.

Stratégie

La deuxième attitude est d'utiliser des méthodes et des stratégies qui fonctionnent à coup sûr et qui ont été dûment enseignées. Le revers de la médaille est que l'on se limite au domaine connu, l'inconnu fait peur. On doit trop souvent déclarer son incompetence, si bien qu'elle devient vraie par le fait que l'on ne s'est jamais mouillé.

Il y a également le problème du changement. Si, insensiblement, le prédateur s'est modifié, et que l'on n'a rien remarqué, la stratégie qui a bien fonctionné par le passé devient de moins en moins performante. Devant les échecs qui s'accumulent, on se pose la question « Pourquoi cette stratégie qui fonctionnait à merveille ne marche plus ? » et l'on devient la proie des doutes.

L'entourage va être prié, plus ou moins directement, d'éloigner la menace, ou de s'en occuper à notre place. Mais comme l'entourage n'est pas corvéable à merci, le prédateur se mue ; il prend la place de l'entourage (dans une certaine proportion) et la situation se décrit encore une fois par un élément de la philosophie de Sartre : « L'enfer, ce sont les autres. »

Lionello participe à une course d'école, avec son appareil de photo tout beau, tout neuf. Lionello oublie son appareil à l'hôtel. Le prédateur a passé à l'attaque profitant d'un instant d'insouciance. Le coup pris en compte, la stratégie qui consiste à demander le remplacement de l'appareil de photo aux éducateurs est utilisée, puisqu'elle est cataloguée dans les réussites. Mais le prédateur a changé de visage ! Lionello n'est plus un petit enfant, et l'éducateur refuse de remplacer le matériel perdu sans autre : il exige qu'il prenne ses responsabilités, qu'il écrive à l'hôtel pour signaler l'oubli et demander qu'on le lui fasse parvenir.

Maintenant, le prédateur a encore une nouvelle forme. Lionello ne peut pas écrire une lettre acceptable sans efforts gigantesques. Il n'est

pas sûr des mots à employer, il ne sait pas quel adjectif utiliser, ni où le placer : avant, au milieu, après. Il n'est pas sûr que c'est la bonne tournure. Il n'est même pas sûr que c'est une phrase complète. Insupportable pour lui. Le malheur, c'est que sous cette forme-là, le prédateur est particulièrement tenace... il va pouvoir poursuivre Lionello jusqu'à la fin de ses jours... La pression sur l'entourage a échoué. L'enfer, c'est les autres.

Surmoi

Les sourds ont souvent de la difficulté à se créer un bon « surmoi », si cher aux psychologues. Plus que les entendants.

Patricia, mère d'un jeune adulte sourd :

Ces jeunes sourds, livrés à eux-mêmes ne se débrouillent pas très bien. Ils font des bêtises. Depuis qu'il possède son permis de conduire, le copain de Stéphane [son fils] roule comme un fou ! À toute vitesse... ça me fait peur ! Et l'argent, c'est terrible : payer son loyer, ses assurances, pour eux, ce n'est pas important. Ils vont au restaurant, dans des boîtes, et ils claquent tout leur salaire qui n'est déjà pas mirifique ; ils se laissent tenter par tout ce qui semble à la mode.

Ce n'est pas l'apanage des sourds que de mal gérer ses ressources. D'autres jeunes (et moins jeunes...) dilapident dans des chimères leurs revenus et ne peuvent faire face à leurs obligations. Mais on constate que la conscience nécessaire à une saine gestion est plus lente à venir, plus faiblement présente chez les sourds. Probablement, le fait de commencer à travailler, d'entrer enfin dans le monde adulte signifie pour eux : fini les obligations, les contraintes : liberté, je me montre, je m'éclate, je m'envole...

Dans leur comportement public, ils ne sont guère meilleurs que les entendants. Isabelle, mère d'un enfant sourd en début de scolarité :

L'année passée, avec ma sœur, nous avons tenu le bar. Je trouvais cela plus intéressant, plus « immergé » dans le mode des sourds que

de tenir un bête stand pour vendre des médailles ou distribuer des prospectus [pour la journée internationale des sourds]. Au début, c'était génial, les contacts super. Mais après! Ils devenaient éméchés, avec les mains baladeuses. Ils ont commencé à se bousculer, s'énerver, puis en venir aux mains. Il y en en qui hurlait, qui hurlait... comme ce n'était pas possible.

Un petit sécuritas a voulu intervenir. Les responsables de l'organisation s'étaient dit que, pour des sourds, un petit pépé à la retraite suffira. Il levait les mains, plus pour se protéger lui-même. Il disait : « Messieurs... Messieurs, s'il vous plaît! » Tu penses, dire ça à des sourds, complètement « caisse », de surcroît... même si les protagonistes n'étaient pas sourds, ils n'en auraient rien fait, ils étaient tellement ronds! Et ils hurlaient, comme je n'avais jamais entendu hurler, avec une voix horrible.

Avec ma sœur, on se cachait derrière le bar, mais on voyait les chaises valser, qui se levaient et s'abaissaient avec bruit. Ils avaient beaucoup trop bu! Le petit sécuritas, dans un coin, parlait dans sa radio et demandait du renfort. Tout de suite, la police est arrivée et a embarqué tout ce monde. Ma sœur et moi, on a enfin osé émerger de derrière le bar : on a vraiment eu peur, on ne savait pas quoi faire.

Cette situation n'est pas si extraordinaire ; elle se retrouve à intervalles réguliers dans tout le pays, chaque week-end avec des entendants, qui ont trop bu et/ou qui se battent. Cependant, cette perte de contrôle, si elle est navrante dans tous les cas, révèle un manque de conscience plus élevé que la moyenne quand elle apparaît le jour de la fête de la société, dans un bar organisé par et pour ses membres.

La comparaison entre le surmoi des jeunes sourds décrits ici et Robin est presque impossible, tellement il se situe aux antipodes de ce genre de comportement. Pour l'alcool, Robin a une méfiance extraordinaire¹⁰⁵. Même si, à l'occasion, il goûte un fond de verre à vin blanc lorsqu'on prépare la fondue ; ou le dimanche, il se permet un

¹⁰⁵ Maintenant, on ose lui proposer de boire un verre !

doigt de rouge, il reste très méticuleux sur la dose absorbée. Lorsque l'on est en visite et que j'accepte du vin, il compte mes deux verres et demi, qui d'après ses calculs vont me faire franchir la barre fatidique du taux de 0,5 pour mille légal. S'il suppose que c'est le cas, il insistera en faisant sourire nos hôtes par son opiniâtreté pour que ce soit Monique qui prenne le volant.

Sa conscience a une emprise extraordinaire et peu commune. Pour des parents, dans la vie de tous les jours, c'est bien agréable : pas besoin de lui rappeler de faire ses leçons, il en prend soin. Il ne sortira pas de sa chambre sans les avoir toutes faites, et bien faites. De préférence, en avance. À l'approche d'un travail écrit, il insistera pour qu'on l'interroge ; si ce sont des maths, il me demandera une série de problèmes pour se rassurer quant à sa compréhension de la matière.

Par contre, c'est plus gênant lorsqu'il se permet de pénétrer dans la chambre de sa sœur, pour vérifier les notes qu'elle obtient ou voir si elle a fait ses leçons... Ce qui est rarement le cas, car on doit le lui rappeler sans cesse, comme aux enfants normaux !

Pour lui, la tricherie à l'école est chose inconcevable. Peut-être y a-t-il une part d'hérédité là-dedans : il m'est toujours apparu que tricher était une chose immonde, un vol, un mensonge à soi-même, bâtir une maison sur le sable. Aller au fond des choses et vérifier a toujours été, pour moi, une norme indispensable de progrès sain.

Le respect que Robin tient, pour les humains qui l'entourent, est extrêmement fort. Une fille du quartier, de même âge que lui, mais (malheureusement) dans une classe parallèle, est dans le même degré scolaire. Elle a un peu de peine à suivre et nous ne sommes pas sûrs qu'elle a passé l'année avec succès. Nous demandons à Robin de ses nouvelles : a-t-elle passé l'année ou doit-elle la répéter ?

– Je ne sais pas, je ne lui ai pas demandé.

– Tu n'es pas curieux...

– Si, mais je ne voulais pas la vexer, si elle devait redoubler.

Curieusement, il attend l'information. Pour les sourds (et même pour les entendants) se tenir au courant de ce qui évolue autour d'eux

est chose difficile, c'est une succession de lacunes, de décalages qu'il faut combler. Cependant, il préfère une autre source, ou un recouplement indirect – toujours plus difficile à construire que de poser directement la question à qui de droit. Pour éviter de «blesser dans son amour-propre» (selon sa terminologie) la jeune fille, il attend. Comme je lui faisais remarquer qu'il y avait une chance égale qu'elle ait passé ce cap scolaire avec succès, il me dit ne pas vouloir prendre ce risque. Quelle considération rare, quel respect, et quelle prise en considération soigneuse des pensées d'autrui ! C'est apprécié... mais sans doute excessif.

À table, voici que Christelle se met à critiquer ses parents... Robin prend notre défense, lève un doigt docte et dit d'un ton sentencieux :

– Honore ton père et ta mère !

Ce qui fait bondir Christelle ; elle déverse sur lui un flot de paroles – codées, comme il se doit – fort peu amènes... Il ferme les yeux pour ne pas en tenir compte, son but est atteint : à la fois profond, le respect des autres est rappelé, et plus enfantin, car il aime pousser sa sœur à bout. Dès que Christelle se fatigue et qu'il peut en placer une, il lance d'une traite :

– J'ai dit : honore ton père et ta mère, et ta gueule !

Les coups de pieds vengeurs valsent sous la table...

Cette conscience est, pour l'enfant sourd, une véritable aubaine. Elle s'exerce également sur le soin qu'il prend pour ses appareils : toujours arrêtés lorsqu'il les enlève, les piles remplacées dès qu'elles sont à plat.

Elle devient agaçante lorsqu'elle s'ajoute à la « méticuleuse précision » qui est une propension naturelle des sourds. Sa montre indique 5 minutes (exactement) de plus que l'heure réelle, pour être sûr de ne pas rater le bus. Mais comme il part de la maison au moins 7 minutes avant l'heure, et que le bus a systématiquement 3 minutes de retard, voilà que notre Robin attend, bien seul à l'arrêt, pendant près d'un quart d'heure son bus scolaire.

Si nous devons partir en voiture, toute la famille pour un rendez-vous quelconque, il houspille Jonathan qui est encore jeune et insou-

cient. Ils sont souvent les deux en premier installés dans l'auto. Puis arrivent les parents... Robin s'énerve :

– Où est ma sœur ? Alors, cette Christelle, elle vient ou quoi ?

C'est toujours la dernière. Elle rate d'ailleurs son bus plus souvent qu'à son tour, essaie de se justifier ou de jeter la faute sur les autres, comme d'habitude. Robin ricane :

– Tu n'as qu'à faire comme moi. Je ne rate *jamais* mon bus !

C'est vrai. Il ne le rate pas.

Sa conscience aiguë agit également sur sa manière de gérer l'argent. Il le compte soigneusement. Il ne dépense presque rien ou c'est planifié. Sa seule folie, c'est les livres bien sûr ; surtout les livres ayant trait aux échecs.

Au cours de l'année 1993, mi-94, c'est la crise et mon salaire a de la peine à rentrer ; nous devons économiser. Au courant de la situation, inquiet, Robin va jusqu'à refuser son argent de poche, alors que Christelle le réclame sans états d'âme. Ils reçoivent une certaine somme d'argent pour un camp organisé par l'école, qui se passe en France. Robin ne dépense *rien*. Christelle, qui va par hasard dans le même lieu et les mêmes conditions une semaine plus tard, dépense *tout*.

Notre fille se comporte comme les ados de son âge : le pôle d'attraction, le lieu magique ce sont les magasins « la Placette », en ville de Vevey. Un bâtiment entier, avec des escalators, où tout ou presque peut être acheté. De plus, il y a une foule de petits magasins de toutes sortes : pâtisserie, animaux de compagnie, disques, photos, habits, bijoux, etc. Tout est là, à portée de main, pour tenter les ados en mal de dépense. Christelle n'y résiste pas. Elle hante régulièrement ces lieux enchanteurs, baignés de lumière et de musique de fond. Elle ramène posters, cartes, cassettes, foulards, bijoux-toc et autre... Tout l'argent qu'elle reçoit passe en babioles. Robin se moque, son index levé comme le censeur, et appuie lourdement chaque syllabe :

– Tu es la fille la plus dépensière du monde. Tu causeras la ruine de ton futur mari ! Tu dépenses ton argent bê-te-ment, pour des fu-ti-li-tés !

Les coups de pieds vengeurs valent une fois de plus sous la table...

Énervant

Les sourds sont perçus comme énervants. C'est certain. En vivant avec eux, les quiproquos, les incompréhensions sont sources intarissables soit de cocasseries, soit (plus souvent) d'énervement. Les gens faciles à vivre le sont parce qu'ils s'occupent de savoir ce que les autres font, de ce qu'ils pensent pour éviter de les heurter, de ce qu'ils aiment afin d'en tenir compte. Ils tiennent compte également des habitudes et coutumes du lieu pour ne pas avoir un comportement inadéquat. Par les informations fragmentaires, incomplètes ou erronées, les sourds sont facilement en porte-à-faux. Les bévues qui surviennent à leur contact leur sont imputées... Finalement, on en retient que les sourds sont énervants.

L'eau

C'est un week-end où Lionello est chez nous. Le soir, il veut passer à la salle de bain et demande – il fait le signe «douche» – s'il peut se doucher. Monique sait qu'elle doit encore baigner Jonathan avant de le coucher, mais se dit qu'une douche, bah ! C'est vite fait et elle acquiesce. Mais le bruit que l'on entend peu après, c'est la baignoire qui se remplit... Et de plus en plus... Ça doit faire un quart d'heure que l'eau coule. Bon, on a largement le temps de faire la vaisselle. Encore heureux que l'on dispose d'un cumulus à gaz largement dimensionné, qui chauffe l'eau tout de suite. Mais, une fois la vaisselle lavée et rangée, nous voyons que nous ne sommes pas au bout du compte. On entend maintenant le glouglou de l'écoulement de la baignoire ; mais ce n'est que pour faire de la place dans son bain rempli à ras bord que Lionello a ouvert l'écoulement. En effet, on entend qu'il tire à nouveau de l'eau chaude, car son bain commençait à fraîchir, depuis le temps qu'il fait trempette.

Monique s'impatiente : il faut préparer le bébé qui crie de plus en plus. Je tente de tambouriner contre la porte de la salle de bain,

mais sans résultats. Un peu après, j'entends à nouveau l'écoulement : Lionello va une fois de plus rajouter de l'eau chaude. Rapidement, je dévale l'escalier jusqu'au sous-sol, en remerciant le ciel de ne pas habiter un immeuble... À l'instant où je pénètre dans la buanderie, j'entends que les glouglous dans les gros tubes noirs d'écoulement des égouts finissent. Le brûleur à gaz du cumulus chauffe éperdument. Puis, ce n'est pas une surprise, le chuintement des tuyaux montrent qu'un robinet s'ouvre...

Malicieusement, je ferme la vanne qui coupe l'entrée d'eau du cumulus : il craque un peu à cause du changement de pression. Maintenant, seule l'eau froide coule dans le bain de Lionello. Il ne tarde pas à s'en rendre compte et pousse des beuglements à la fois de protestation et d'étonnement. La suite s'enchaîne rapidement : il sort du bain, la salle de bain est libre, bien que trempée et fortement embuée, ce qui permet à Monique enfin de laver et coucher le bébé.

Je dois bien sûr expliquer à Lionello mon tour pendable, en soulignant qu'au départ, il avait bien signé « douche », et non pas « bain » ; que l'on attendait pour baigner et coucher le bébé. Lionello proteste moins : il se rend compte qu'il a exagéré.

La salle de bain est un passage obligé, sa monopolisation entraîne de la gêne pour les autres. Et le pire, c'est qu'elle comporte des toilettes. Dans la maison, il y a bien deux WC mais ceux de la salle de bain sont préférés ; ils sont plus confortables, parce que chauffés.

L'électricité

Frédéric aime lire des BD. Ou, plutôt, regarder les images. Quand un besoin naturel le presse, il prend avec lui une BD qu'il feuillette longuement, installé sur le « trône ». Or ce soir-là, Robin veut se baigner ; après avoir ouvert l'eau et ajusté la température à sa convenance, il retourne dans sa chambre pour se déshabiller. Peu après, tout énervé, il tambourine à la porte de la salle de bain qui est fermée à clé par Frédéric, en train de lire sa BD sur les toilettes ! Bien entendu,

ce dernier n'a pas remarqué que de l'eau coule pour un bain, ni que la lumière est déjà allumée... c'est également un point sur lequel les jumeaux n'ont jamais été sensibilisés : ils vivent le reste de la semaine au foyer, où toutes les lumières restent enclenchées toujours et partout. En fait, ils n'ont jamais été rendus attentifs à l'économie d'énergie, ni à l'économie tout court. L'eau chaude commence à sortir par le trop plein.

Heureusement, je connais désormais la parade : hop ! à la buanderie, et je coupe l'eau. Mais Frédéric n'a pas l'air pressé. Robin, sur le palier, un linge autour de la taille, se remet à frapper la porte plus violemment. Frédéric le remarque par les vibrations qu'il ressent. Mais il n'est pas disposé à se laisser déranger par un gêneur, sachant que des WC sont disponibles en bas, il le montre par un cri excédé.

Alors, re-hop ! À la buanderie, mais au panneau de distribution électrique cette fois, pour déclencher le disjoncteur « lumière étage ». Je tends l'oreille. Les cris indignés de Frédéric me parviennent, malgré le fait que deux niveaux nous séparent. Ils me font savoir qu'il est dans le noir, et ne va pas le rester bien longtemps : dans la nuit, il a compris la clarté du message... « Dépêche-toi ! »

Parfois, les moyens techniques sont des auxiliaires précieux pour faire passer le message. Lionello est désobéissant : je lui demande de cesser de lire et d'éteindre sa lampe à partir de 23 heures. Tout le monde est au lit, toute lumière est éteinte. Mais... clic ! Voilà que Lionello rallume sa lampe de chevet, j'aperçois la lumière dans le couloir. Si je monte dans la chambre et que je lui intime l'ordre d'éteindre, il dira oui-oui ; mais dès que j'aurai le dos tourné... clic ! Il rallumera sa lampe de chevet. Et le lendemain, manquant de sommeil, il sera de mauvaise humeur et ne voudra rien faire... Ou, en variante, il viendra déjeuner justement quand la cuisine sera bien rangée, après 10 heures. Ce comportement est assez *énervant*. Cependant, ce soir-là, je souris dans le noir lorsque j'entends le clic de l'interrupteur. Je jette un coup d'œil au radio-réveil. Encore quelques minutes à patienter... et voilà ! La lampe s'éteint toute seule. La minuterie, cachée le long du câble de rallonge qui dessert sa lampe a parfaitement fonctionné...

Le courrier

Robin a une politesse proverbiale, louée et appréciée par ceux qui le connaissent. Pour nous, c'est parfois pesant. Avec application, il m'aide à la préparation d'un envoi postal. Je mets la feuille dans l'enveloppe et Robin colle une étiquette d'adressage. À chaque enveloppe que je lui passe, il me dit d'un ton révérencieux « merci papa ». Monique, qui lit assise un peu plus loin, finit par en rire et me demande si ça va continuer longtemps comme cela. Quelques enveloppes plus tard, je me décide à mettre fin à ces « merci papa ».

– Robin, nous avons plus de 150 lettres à envoyer. Pas besoin de me remercier pour chaque enveloppe que je te passe !

– Alors, qu'est-ce que je dois dire ?

– Rien, ce n'est pas nécessaire. Si tous les ouvriers à la chaîne se faisaient des politesses, on n'en finirait pas.

– D'accord, papa.

Pour lui coder, j'ai dû suspendre ma tâche. Je la reprends, mets la feuille suivante dans une enveloppe et la lui passe. Aussitôt, Robin répond :

– Merci, papa !

L'espace

Le son prend une dimension non verbale importante dans nos relations avec les autres. Vous posez des documents sur un bureau, l'autre l'entend et peut en prendre connaissance. Son crayon est tombé, on peut prévenir, le ramasser par politesse. La porte s'est ouverte, quelqu'un vient. On reconnaît son pas. On lui dit « Salut ! » Elle tousse, on s'enquiert de sa santé. On entend la porte des toilettes, on sait qu'il faut patienter.

C'est fou le nombre de fois où il est inutile de parler. Quelle économie de temps, d'énergie, de vie.

Dès que plusieurs personnes sont dans une pièce, il faut modifier sa méthode de déplacement. Avertir, écouter où sont placés les autres, laisser de l'espace pour que les autres puissent passer. Pour les entendants, c'est automatique. Grâce à l'audition stéréophonique, nous situons dans un volume où est l'*autre* : devant, derrière, de côté.

Avec un sourd, aussi poli soit-il, une série d'événements mettant les nerfs en boule est de mise. Il faut s'approcher d'une porte avec méfiance. Un entendant qui a perçu votre déplacement l'ouvrira précautionneusement ; un sourd vous la flanque sur le nez. Vous mettez la table : pour ce faire, vous prenez les verres du buffet, vous vous tournez et vous les posez sur la table. Pas de chance, le sourd voulait passer à ce moment, et paf ! Les verres sont cassés.

L'escalier de notre maison n'est pas prévu pour la course, mais disposé de manière assez serrée pour diminuer l'emprise sur le volume habité. Robin ne monte pas l'escalier, il court : quatre à quatre, à la montée comme à la descente. Si l'on transporte quelque chose d'un tant soit peu fragile, la descente amorcée d'un pas prudent et que l'on entend que Robin (qui ignore notre présence) a pris son élan... aïe... aïe... aïe ! Plaqué au mur, on se demande s'il va pouvoir s'arrêter à temps !

Immixtion

Même en ne voyant pas la personne, si on l'entend tenir une conversation et que l'on doit s'adresser à elle, on attend qu'elle l'ait finie avant de prendre la parole. Pas un sourd...

Saynète.

Monique : – Ça va si j'apporte la voiture au service...

Robin, aussitôt lui coupe la parole ; il voulait simplement s'adresser à la personne qui écoute ; mais le mal est fait.

– Alors papa, ça va la puce informatique ? C'est son expression pour me demander si ça va au travail. Je lui réponds en codant :

– Oui, mais attends, Monique me demande quelque chose...

Monique : – Ça va si j’ap...

Robin, se tournant à demi vers sa mère : – Qu’est-ce qu’il y a ? Monique lève les yeux au ciel. Il reprend : Que se passe-t-il ?

Yves : – Mais Robin, tais-toi à la fin.

Monique : – Je reprends : quand est-ce que ça va pour...

Robin : – Pourquoi ne codez-vous pas ?

Yves, en codant : – Mais ça ne t’in-té-res-se pas !

Robin : – J’aimerais bien savoir, quoi !

Pour avoir la paix, je lui code le début... Et Monique poursuit, ce que je code en direct.

– Bon, est-ce que ça va si j’amène la voiture au service...

Robin : – J’ai compris, laisse tomber, pas besoin de coder.

Monique, excédée, en criant : MERCREDI PROCHAIN ? !

Crise nocturne

1987, un soir. Les enfants dorment depuis un bout de temps. Les onze coups sonnent à la pendule du salon, puis le silence revient. Tout est calme. Monique est assise à son endroit favori, bien calée dans l’angle du canapé. Elle tourne une page de son livre, tandis que je parcours une revue d’électronique. On se regarde. Est-ce que ce soir Robin dormira sans cauchemar ? En ces temps, il fait des terreurs nocturnes. On se demande à quoi c’est dû. Surmenage intellectuel ? Manque d’activité physique ? Aujourd’hui, il a fait les quatre trajets jusqu’à l’école à pied, puis beaucoup de vélo dans le quartier après le goûter. Malgré tout, on trouve qu’il lit trop. C’est, je l’avoue, un peu paradoxal pour des parents d’enfant sourd. La plupart des autres parents (même d’enfants entendants !) souhaiteraient que leur môme s’intéresse plus aux livres et moins à la TV...

Mais Robin, lui, en fait trop. Il lit très, très vite. Il avale les mots, engloutit les phrases, « bouffe » des pages, se « goinfre » de chapitres, dévore des livres. C’est un « papivore ». Après le temps passé sur le

banc de l'école (qui doit forcément demander une concentration bien plus aiguë que celle de ses pairs, pour suivre l'enseignante en lecture labiale), lire pendant des heures, cela doit bien surmener sa capacité d'absorption mentale. Il doit saturer psychiquement. Un peu plus d'activité physique serait profitable et rééquilibrerait ce surmenage intellectuel.

Un cri prolongé brise net le silence. Électrisés, Monique et moi levons les yeux de nos lectures respectives. Plus rien... Tout est redevenu calme. Nous voyons l'un l'autre sur nos visages la même inquiétude, le même souci : pourvu que ce ne soit qu'une fausse alerte. Il lui arrive parfois de pousser un cri, puis il se retourne dans son lit sans se lever, et se rendort. En effet, on n'entend plus rien, comme s'il ne s'était rien passé. On espère que l'onde cauchemardesque s'est évanouie pour cette nuit. Nous avons remarqué que c'est environ deux heures après qu'il est endormi que l'alerte se produit. Après, plus profondément dans la nuit, il n'a jamais eu de telles crises. Si la période propice à la crise se passe sans incident, il dort jusqu'au matin du sommeil du juste.

Le répit n'est cette fois pas bien long. À peine avons-nous tenté de poursuivre notre lecture qu'un nouveau cri, plus long et plus fort retentit. Puis des bruits de cognements, du remue-ménage. Cette fois, plus de doute : la terreur est revenue. On entend dans la chambre Robin manipuler l'interrupteur de la lumière, puis des bruits de pas. Nous grimpons rapidement l'escalier jusqu'à l'étage, nous ouvrons la porte de la chambre.

Le spectacle est troublant : nous voyons notre fils, le visage déformé par une grimace, livide, blanc. Il tourne en rond dans la pièce, passe devant nous sans nous voir, s'arrête, serre les poings, gémit, prononce des paroles incompréhensibles. Il s'arrête brusquement, se retourne, repart dans l'autre sens, toujours sans nous voir. Il murmure quelques borborygmes, pâlit si c'est encore possible, gémit de plus en plus fort, puis crie en sautant sur place, les poings serrés contre sa poitrine – tel un dément. Puis il se calme un peu et ça recommence.

Je le ceinture, le retiens fortement et l'oblige à s'asseoir sur son lit. Il a l'oeil complètement vague, respire bruyamment. Il déglutit péniblement deux ou trois fois. Puis, à nouveau, sa respiration devient haletante, les traits de son visage se déforment, et il se remet à s'agiter, il crie.

– Il n'est pas encore réveillé, me dit Monique. Il faut le réveiller pour que ça passe.

Après lui avoir donné une goutte d'eau à boire, on le recouche. Il n'est qu'à demi-conscient, voire absent. Quand on lui demande ce qui ne va pas, il regarde bien le code, mais il cherche ensuite dans ses pensées et, manifestement, rien n'en sort, il ne répond pas. Habituellement, il se rendort rapidement jusqu'au matin. Le lendemain, si on l'interroge, il ne se rappelle de rien.

Puis, petit à petit, nous avons cerné de quelle façon il était oppressé. Il nous a décrit par bribes le cauchemar, qui souvent se présentait comme un décompte, s'approche de zéro et à ce moment, il a le sentiment très fort que c'est la mort, que le cœur s'arrête. En même temps, tout son organisme se révolte, provoque un semi-réveil dans lequel le mauvais rêve et la réalité ne sont pas bien séparés, d'où cet état de somnambulisme.

Consulté sur ces accès de terreur nocturne, le pédiatre ne proposait que des calmants. Rien de très enthousiasmant. Est-ce vraiment indiqué pour un enfant, de l'abonner si jeune aux pilules ? Nous avons décidé d'attendre pour voir la tournure que prendront les événements.

Un soir de crise particulièrement forte, il descend jusqu'au salon. Et c'est là qu'il fait son curieux manège ; nous attendons, impuissants et indécis, que ça passe... Alors qu'il tourne en rond, avec sa respiration haletante, ses grimaces et ses tensions, arrive le chat derrière la baie vitrée donnant sur le balcon. Il est parfaitement visible, éclairé par la lumière de la pièce, ses yeux luisant et sa petite gueule rose ouverte quand il miaule pour entrer. Aussitôt, Robin s'avance rapidement et ouvre la porte-fenêtre pour le faire entrer.

Il est comme tombé du ciel. La vue du chat derrière la vitre, ce mouvement simple pour ouvrir la porte l'a plongé dans le réel en

quelques secondes. L'emprise du mauvais esprit s'est évanouie, comme si rien ne s'est passé.

Depuis, Robin n'a plus eu de crise aussi forte. Parfois, une agitation, mais c'est tout. La série « mauvais rêve » a passé. Elle a laissé quelques traces. Comme on le questionne le lendemain, il sait que quelque chose s'est passé. Et il se fait du souci, en s'imaginant qu'il puisse, par exemple, devenir fou...

Mais la terreur nocturne est restée avec les démons de la petite enfance.

Vélocycle

Le trajet jusqu'au gymnase est possible en bus. Mais le détour par Vevey et les transbordements font que le trajet est deux fois plus lent qu'en vélocycle. Souvent, la correspondance n'est pas assurée et demande de partir plus tôt, puis d'attendre que les cours commencent.

Le vélocycle, symbole d'indépendance et de liberté de la jeunesse ! Il permet de s'affranchir de ces attentes. Pour Christelle, nous avons acheté un modèle automatique facile à manier pour une fille. Un an plus tard, j'ai fait cadeau de mon ancien « boguet » – que je n'utilisais plus que trois fois par année – à Robin. Malgré une bonne révision de l'engin, qui a plus de 20 ans, les premiers mois d'utilisation furent agrémentés de pannes, suivies d'autres pannes...

– Papa, il me semble qu'il y a une flaque de cambouis sous le vélocycle...

Pratiquement, toute l'huile s'était écoulée du carter. La flasque, prête à tomber ne tenait plus qu'à une vis...

– Papa, le câble des gaz est cassé, j'ai dû laisser le vélocycle à Vevey...

Bizarre, me dis-je, sûr d'avoir changé tous les câbles.

Je descends avec lui en voiture, prenant une caisse à outils et quelque matériel de réserve. Sur place, je constate que ce n'est pas le câble qui est cassé, mais que l'arrêt de câble a lâché. En lui expli-

quant qu'il faut manipuler cette commande de gaz avec une certaine douceur, je m'évite de nouvelles interventions de ce type.

– Papa, il y a un problème : le pot d'échappement est tombé !

– Mais... comment t'en es-tu aperçu ?

– Oh, c'était juste devant le garage de la maison, quand j'ai ouvert la porte, j'ai remarqué qu'il était par terre.

À une autre occasion, Robin perd le pot d'échappement à mi-parcours. Pétaradant tel une meute de tronçonneuses, il continue de rouler sans s'apercevoir de rien... Cependant, il se rend compte du bruit de sa machine sous un passage couvert en béton, où la réverbération est importante. Sans appareils auditifs, il lui faut bien un niveau sonore de 120 dB pour entendre quelque chose... Pauvres habitants du lieu !

Mais le vrai problème, ce n'est pas la surdité : il n'a pas l'esprit « mécanique ». Pourtant, il s'est parfaitement adapté quand il a fallu manier l'embrayage et le changement de vitesse. Quelques grincements apparaissent parfois, mais la surdité n'a pas posé de problème quant à la conduite de l'engin.

Quant aux dangers de la circulation...

J'ai expérimenté personnellement le port du casque puisqu'il est devenu obligatoire. Mais si peu naturel pour moi que les rares fois où j'utilise le vélomoteur, il m'arrive de l'oublier. Une fois le casque coiffé, tous les sons deviennent bizarres, et étouffés... si l'on tourne la tête pour voir d'où viennent les véhicules, le casque gêne et limite la vision périphérique. Impossible de savoir d'où vient le son... Il faut de temps à autre vérifier ses arrières avec le rétroviseur, devenu également obligatoire. Le casque sur la tête, Robin n'est pas plus désavantagé qu'un autre.

Mais si quelque chose se dévisse, bouge, n'a plus un comportement correct, il n'y voit rien !

– Papa, j'ai perdu ma plaque !

– Comment ça, la plaque ?

– Oui, la plaque avec le numéro : elle s'est cassée en deux, je n'ai retrouvé que la moitié en refaisant le chemin.

– Alors débrouille-toi pour écrire au « Service des automobiles », qu'il t'en fasse une nouvelle.

– Mais papa... L'expression « mais, papa » me pousse à coder de manière saccadée pour montrer mon exaspération, et lui signifier qu'il exagère.

– Pas de « mais papa ». Je veux bien réparer et remplacer les pièces du vélomoteur, mais tu pourrais quand même faire attention ! Si tu vois une vis qui se desserre, la remettre toi-même ; si un câble est détendu, le régler toi-même ! Je ne suis pas ta nounou ! À ton âge, je démontais et remontais tout le moteur sans demander à papa...

– Ah toi ! Tu veux toujours que je te ressemble. Je dé-tes-te la mécanique ! Je n'y arrive pas, c'est trop difficile... Et patati, et patate ! Il me fait son laïus du « pôvre garçon » à qui on demande trop. Il a, à mon égard, un discours semblable aussi pour les maths, la science (mais c'est plus une réaction que la vérité). Alors, finalement, il essaie, un peu, laissant tomber les écrous par terre et manipulant le tourne-vis comme s'il avait deux mains gauches. Le constat est sans appel, l'adresse manuelle n'est pas son point fort.

Et pourtant... Un père d'enfant sourd m'a confié qu'il se demandait si ces enfants, en compensation de leur handicap, ne sont pas spécialement adroits ? Il me précise que son fils arrive à viser et atteindre un objectif à une dizaine de mètres avec un lancer de pierre. Il excelle aussi dans les jeux d'adresse...

Exagération

Il est difficile de répondre à la question de l'existence de la « psychologie du sourd ». Demandez-le à des parents d'enfants sourds, ils répondront certainement par l'affirmative, bien qu'ils ne sachent pas l'exprimer de manière substantielle.

Existe-t-elle ? Est-ce une réalité ou une chimère ? Y a-t-il un trait commun entre les sourds qui puisse être remarquable ? Ne risquons-nous pas de trouver, dans les éléments récoltés, seulement ce que l'on a envie de voir ? J'ai eu l'occasion de débattre du sujet avec une psychologue, spécialisée dans le traitement d'enfants sourds. Nous étions en opposition sur ce point, et elle me l'a dit en ces termes :

– Si vous cherchez des études allant dans le sens de ce que vous pensez, vous en trouverez !

La psychologie elle-même est probablement similaire à celle des entendants. D'ailleurs, un psychologue pour sourds n'a, en plus de ses confrères, qu'une pratique de communication avec les sourds. Son bagage thérapeutique ne diffère pas.

Dans le cas des jumeaux et de Robin, nous avons exploré quelques traits de caractère et vu des comportements. Aucun n'est vraiment extraordinaire ; on trouvera facilement un enfant entendant qui, dans une situation donnée, ferait de même. Cependant, la constellation des faits, les êtres, leurs manières, leurs penchants... l'ensemble vu avec un peu de recul, montre une constante : l'*exagération*. Souvent, un élément considéré est exagéré. Il prend une dimension importante en force, ou a contrario, en faiblesse. La clé est là, c'est « l'exagération ».

Le sommeil est un thème connu des parents d'enfants sourds. Lorsque le temps dévolu au sommeil des parents est diminué, un problème de cet ordre devient pour eux d'autant plus difficile à résoudre l'esprit clair... La nourriture est aussi un thème récurrent. Même si beaucoup d'enfants n'apprécient plus les légumes en grandissant, les enfants sourds se distinguent particulièrement dans ce domaine : soit par des choix viscéraux, soit par des rejets sans appel. La « persistance » d'un mode de comportement, (mentionnée au début du chapitre) décrite par Pierre Oléron, se manifeste singulièrement dans la façon de manger ou de choisir la nourriture. Dans la gestion du temps et de l'argent, on a également vu les deux extrêmes : l'un fait d'aléatoire farfelu et l'autre, d'une maniaquerie outrancière.

Il s'agit, dès lors, pour des parents attentifs au développement harmonieux de l'enfant, de ne pas combattre sans répit tout trait « exagéré » de l'enfant, mais de mettre une pression suffisante et intelligente pour arriver à le normaliser. Il n'y a pas – bien sûr – de recettes toutes faites, mais avec un peu de discernement et, en utilisant les situations appropriées, faire pénétrer dans l'esprit de l'enfant la réalité des choses. Sur la durée, il s'agit de lui donner un

« feed-back » continuel sur sa façon d'être, ses réactions, les sentiments qu'elles suscitent.

Tout bien considéré, la surdité n'est rien d'autre qu'un manque de « feed-back ».